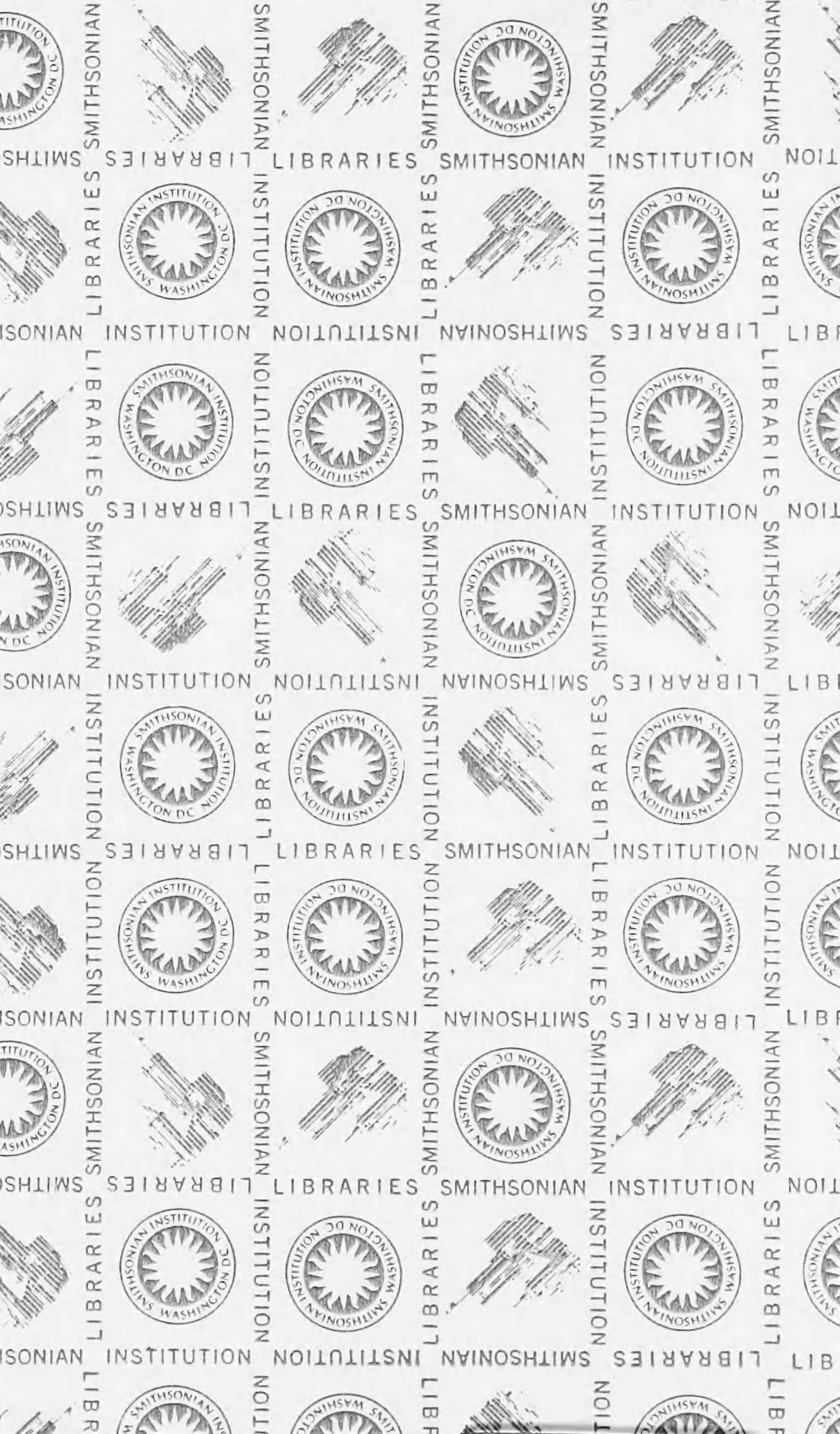
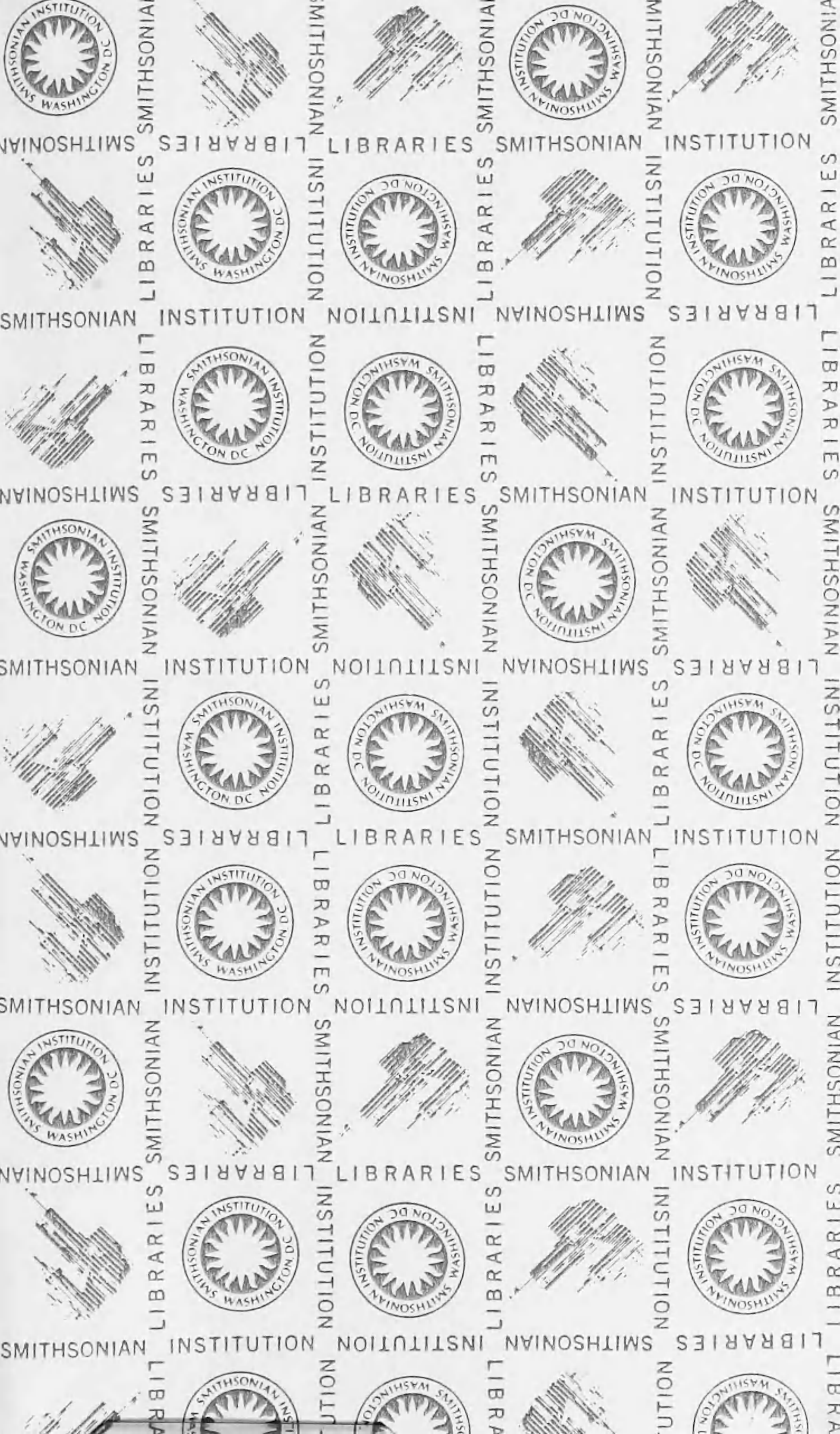

SMITHSONIAN
LIBRARIES


SMITHSONIAN
INSTITUTION
LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON DC


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

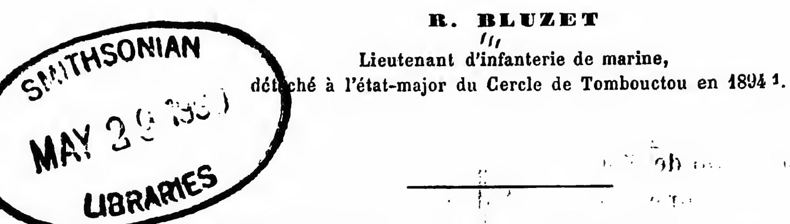
Bluzet:Région
Tombouctou.(BSG)

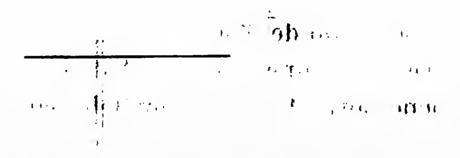
LA RÉGION DE TOMBOUCTOU

PAR

R. BLUZET

Lieutenant d'infanterie de marine,
détaché à l'état-major du Cercle de Tombouctou en 1894 [1].





En jetant les yeux sur la carte de l'Afrique du nord, on est immédiatement frappé de l'importance fatale et, pour ainsi dire, prédestinée, de la position de Tombouctou. Au sud, un fleuve immense, le Niger, enfermant dans sa boucle un ensemble de régions riches et mystérieuses, qui produisent le mil et le riz, le coton, le *karité*, l'or et l'ivoire. Les grands affluents du fleuve se sont déjà réunis, ont drainé les produits des pays qu'ils ont fécondés de leurs inondations. A Tombouctou même, finit cette région de lacs et de vastes territoires périodiquement submergés. C'est là le point de contact entre le Soudan et la région saharienne. Au nord, un faisceau de routes relie, à travers le Sahara, la vallée du Niger et les marchés de la côte, du Maroc, du Touat et de la Tripolitaine. Une de ces routes passe, à vingt jours de marche de Tombouctou, par Taoudéni dont les mines fournissent de sel toute la vallée du Niger. Ce faisceau de routes est dominé et limité à l'est par le massif de l'Adrar qu'habitent les Touareg Hoggar, tribu puissante et

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

pillards redoutés. C'est donc bien à l'emplacement de Tombouctou et nulle part ailleurs, que devait se développer le marché, le lieu d'échange entre les produits du nord et ceux du sud; c'était bien là que devait s'édifier et grandir la capitale du désert.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

La région de Tombouctou, qui présente ce double caractère d'être une contrée soudanienne et saharienne, commence au lac Débo. Le mot Débo, en peuhl, signifie la femme. Est-ce parce qu'il donne naissance à deux grands fleuves que le lac fut ainsi nommé, et parce que ses eaux bienfaisantes, se répandant sur le pays, lui donnent richesse et fécondité ? C'est un lac magnifique, profond, dont les eaux bleues viennent mourir, vers l'est, sur de très belles plages de sable, rappelant nos plus jolies stations d'été. L'ancien poste de la flottille, Gourao, est un site charmant, bien abrité des vents d'est par la montagne de Gourao. Il y avait là un véritable arsenal maritime et un atelier installés par MM. les lieutenants de vaisseau Boiteux et Hourst. Un premier maître mécanicien a pu dernièrement y réparer les deux canonnières le *Mage* et le *Niger*, dont les chaudières avaient de grosses avaries, et le *Mage* a fourni, sur le lac, une vitesse de 7 à 8 nœuds. En face de Gourao, se dresse le rocher Marie-Thérèse émergeant à pic des eaux du lac. Les monts Saint-Henri et Saint-Charles dominent encore le lac au sud et au sud-est.

Le lac Débo est alimenté par le marigot de Diaka et le Niger. Leur entrée dans le lac se fait par une série de canaux sans courant, coupant toute une région marécageuse obstruée par les herbes. Du lac sortent deux fleuves : l'Issa-

Ber à l'ouest et le Bara-Issa à l'est. Ces deux fleuves se réunissent à la pointe basse et marécageuse de Safaÿ. Un marigot très sinueux, le Koli-Koli, sort du Niger en amont du lac, traverse le lac de Korienza et se jette dans le Bara-Issa près de Saraféré. Toute cette contrée, coupée de nombreux marigots, est couverte pendant six mois de l'année d'une immense nappe d'eau, d'où les villages émergent, bâtis sur les dunes.

Sur la rive gauche du fleuve s'étend une série de lacs inconnus jusqu'ici; au retrait des eaux, ils restent en communication avec le fleuve par des canaux, obstrués d'ailleurs en grande partie par les hautes herbes qui forment comme des barrages naturels. Ces lacs sont les lacs de Tenda et de Kabara, séparés par un plateau ferrugineux, puis les lacs de Sompi, de Takadji, de Gaouati, Horo et de Fati; enfin, le marigot de Goundam. Quel ne fut pas notre étonnement lorsque, pendant la marche de la colonne Joffre, après avoir souffert de la soif dans le Monimpé et le canton de Nampalla, nous vîmes pour la première fois ces belles étendues d'eau, où nagent de monstrueux caïmans, et surtout ces vols innombrables, véritables nuées d'oiseaux aquatiques de toute espèce : marabouts, aigrettes, pélicans, canards armés et sarcelles; lorsqu'un de ces vols se levait devant nous, c'était une révolution sur toute la surface des inondations, une tempête de cris assourdissants, de véritables tourbillons d'ailes et de plumes, blanches et noires.

Au nord de ces lacs, commence la région saharienne : c'est une succession de larges dunes de sable; une forêt rabougrie de gommiers, de mimosas et d'euphorbes couvre le pays. Les bassins des lacs sont séparés par des plateaux ferrugineux d'une altitude moyenne de 100 mètres. Les pentes sont abruptes et couvertes de rocs éboulés.

Entre le lac de Fati et Goundam est un plateau d'environ 7 kilomètres qui donne accès dans un immense et fertile triangle de pays, comprenant le Killi et le Kissou. Tout

ce pays, inondé aux hautes eaux, n'est qu'une vaste rizière. Il est borné au nord par les dunes parallèles qui s'étendent de Goundam à Tombouctou, et entre lesquelles les eaux s'avancent lors des inondations, laissant ensuite à découvert de riches pâturages.

Au nord de Goundam, se trouvent le lac de Télé et la vaste dépression du lac Faguibine, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de 110 kilomètres, avec des fonds de plus de 30 mètres.

Le lac Faguibine se prolonge vers le sud par une série de lacs non reconnus qui s'étendent, paraît-il, jusqu'à une journée de marche de Sompi. Ce sont les lacs Daouna. Au nord, la mare de Bonkor communique avec le lac, aux hautes eaux. Des îles nombreuses offrent de bons abris au milieu même du lac. Le lieutenant de vaisseau Hourst, à qui l'on doit l'hydrographie de cette région, fut ainsi assailli sur le lac Faguibine par une véritable tempête ; des lames de 3 mètres de haut mettaient son chaland en danger : il trouva sur les bords de l'île Taguilam un excellent abri auquel il donna le nom de Port-Aube, en souvenir de l'infortuné enseigne de vaisseau tué aux portes de Tombouctou en décembre 1893. Des massifs montagneux importants dominent au nord et à l'est les lacs Télé et Faguibine. De très riches cultures les bordent, et les Touareg Iguellad ont, sur la rive sud du Faguibine, de nombreux villages de captifs. Au nord, sont leurs campements et leurs pâturages.

Le marigot de Goundam, dont le courant va alternativement dans l'un ou l'autre sens, n'est qu'un simple canal de communication entre les lacs et le Niger. Du mois de juin au mois de novembre, pendant les plus basses eaux, les hautes herbes obstruent le marigot entre Douékiré et Djindjin, et malgré le fond, qui reste supérieur à 2 mètres, les grosses pirogues ne peuvent passer. Les indigènes ne veulent pas faire un chenal. Ce serait d'ailleurs un très

gros travail, et ils prétendent que ce chenal dessécherait la région de Goundam. Pendant tout le reste de l'année, Goundam est en relation par eau avec Tombouctou.

Quelle importante découverte, au point de vue géographique, que celle de tous ces lacs, et notamment des lacs Télé et Faguibine! Qui se serait douté qu'il y avait là, en plein désert, une région lacustre aussi vaste? On ne peut qu'admirer la discrétion et l'habileté des guides qui ont fait voyager le Dr Lenz à quelques centaines de mètres du lac, sans le lui laisser voir ; et ni Barth ni personne n'en avait entendu parler. Ce parti pris des indigènes de laisser ignorer le Faguibine aux voyageurs prouve de quelle importance est la possession de cet autre lac Tchad. Celui-ci en effet n'est guère plus long (150 kilomètres) que le Faguibine.

Au point de vue militaire, quelle position merveilleuse aussi que celle de Goundam! Quelques chalands armés dont le dépôt serait à Goundam et qui croiseraient sur les lacs pourraient tenir tout cet immense pays, en protégeant les villages amis, en empêchant les troupeaux des campements ennemis de venir boire. De plus, Goundam est, au sud, la clef du Killi et du Kissou; 7 kilomètres à peine le séparent du lac de Fati; tout ce pays n'est qu'un piège pour les pillards et les rebelles. Un exemple frappant, d'ailleurs, a mis le fait en évidence, au mois de juin 1894: un *rezzou* d'Iguellad était entré dans le Killi pour piller les villages d'Ougoukoré; la garnison de Goundam fut prévenue à temps, et les Touareg trouvèrent à leur retour deux sections de tirailleurs qui leur tuèrent 50 guerriers blancs, nombre de captifs, leur prirent leurs chameaux, et surtout délivrèrent, en leur rendant tout le butin qui leur avait été pris, les gens d'Ougoukoré que les Iguellad emmenaient en captivité.

Mais revenons à notre géographie. Devant Kabara, situé à 7 kilomètres de Tombouctou, s'étend jusqu'au fleuve une vaste plaine d'herbes de 5 kilomètres environ de largeur; le

grand conquérant toucouleur, El-Hadj-Omar, avait fait creuser un chenal pour permettre aux pirogues d'aborder en toute saison au port de Kabara. Aux hautes eaux la plaine est couverte et les inondations s'étendent au nord jusque devant Tombouctou, remplissant une vallée sinueuse appelée le marigot de Kabara. Ce marigot permet aux pirogues de Djenné, qui portent une centaine de tonnes, de venir à Tombouctou pendant deux mois de l'année.

La rive droite du fleuve est assez mal connue; il existe, dans la région de Haïbongo, une vaste dépression analogue à celle du lac Faguibine, dont elle serait le pendant.

Au nord de Tombouctou s'ouvre le désert, sans eau jusqu'à Araouan, qui est à huit jours de marche de Tombouctou. Le pays est couvert d'une forêt clairsemée de mimosas et gommiers rabougris. Au nord-est, on cite une région de puits nommée *Hessiane* (les puits).

La région de Tombouctou a un hivernage et une saison sèche. Mais l'hivernage est loin d'être aussi fort et aussi régulier que dans le reste du Soudan. Il pleut une vingtaine de fois environ. En 1894, la première tornade est tombée le 10 juin; les dernières sont en septembre. Le mois d'octobre est encore très mauvais; les eaux commencent alors à monter; le vent change et passe à l'est. La fraîcheur ne commence guère qu'au mois de novembre. La bonne saison est en décembre et janvier. Souvent le soleil est alors caché pendant des journées entières, et il nous est arrivé de le rechercher même en plein midi et de nous couvrir de nos capotes. Les noirs disent qu'il y a eu de la glace à Tombouctou; ils s'expliquent en disant que le marigot était comme de la pierre. En tout cas la température moyenne, à 5 heures du matin, ne dépasse pas 5°. Le vent du nord est bien établi. C'est au mois de janvier que les eaux sont le plus hautes; ainsi les hautes eaux coïncident avec la saison sèche.

La chaleur commence à se faire sentir en mars, et les

mois d'avril et de mai sont très mauvais. Le vent s'est mis à l'est, brûlant, desséchant tout. On a, à l'intérieur des cases, des températures de plus de 45°. Tout le monde est malade, les indigènes souffrent comme les Européens : les bêtes sont mangées par quantités de mouches et bénie est l'arrivée d'une espèce d'oiseau voyageur, une grande grue noire, très laide d'ailleurs, qui, venant s'installer sur les toits des cases, annonce l'arrivée prochaine de l'hivernage. Rien de plus agréable en effet, après les chaleurs accablantes, que la première ondée...

Les inondations, qui ont commencé à baisser en avril, sont tout à fait retirées en juillet.

Grâce à la nature sablonneuse du sol, à la température sèche qui règne généralement et surtout aux nuits fraîches dont l'on jouit presque toute l'année, on peut dire que le climat de Tombouctou est relativement sain. Moyennant certaines précautions, comme de prendre de la quinine préventive pendant la mauvaise saison, l'Européen peut s'y porter tout aussi bien que dans nos postes du Sud algérien.

Telle est, dans ses grandes lignes, au point de vue géographique l'aspect de la région de Tombouctou, région plutôt lacustre et de deltas, saharienne au nord seulement. La carte que nous avons l'honneur de présenter à la Société tire surtout sa valeur du cours du fleuve et de l'hydrographie des lacs et marigots. Cette hydrographie a été faite, d'abord, par M. le lieutenant de vaisseau Caron, dont la carte est toujours d'un grand profit pour les voyageurs qui vont dans le pays, revue et complétée par MM. les lieutenants de vaisseau Boiteux et Hourst, commandants de la flottille du Niger, et leurs lieutenants. M. Hourst, notamment, a relevé les bords du lac Faguibine. Il a fait de nombreuses observations astronomiques, et voici une table de coordonnées géographiques que l'on peut considérer comme définitive.

LIEUX D'OBSERVATION.	LATITUDE.	LONGITUDE.	RÉFÉRENCES.
	° ′ ″	° ′ ″	
Immelal	16.42.30	4.34.58	Baudry.
Inali	16.42.00	»	*id.*
Day	16.38.30	5.00.00	*id.*
Kabara	»	4.59.00	Hourst (occult. étoile).
Tombouctou	16.43.00	5.00.00	Coordonnées déduites.
Farabongo	16.21.48	5.20.05	Baudry.
Koïrétago	16.34.30	»	Caron.
El Oualedji	16.12.42	5.28.15	Hourst.
Saraféré	15.50.30	5.43.04	*id.*
Gourao	15.18.30	6.04.30	Baudry.
Douékiré	16.31.35	5.23.05	*id.*
Goundam	16 25.35	5.38.35	Hourst.
Bitagongo	16.43.03	5.43.11	*id.*
N' Bouna	16.41.15	5.56.07	*id.*
Ras-el-Mâ	16 34.50	6 27.38	*id.*
Taguilam	16.48.30	5.51.25	*id.*
Afondintella	16.50.30	5.35.02	*id.*
Korienza	15.24.15	5.51.35	*id.*
Doui (Bia de la carte Caron).	»	6.19.00	Déduite de la carte Caron.

La carte a été complétée par divers itinéraires et par les renseignements pris à l'état-major du commandement de Tombouctou : d'abord l'itinéraire de la colonne Joffre, levé par M. le sous-lieutenant Bluzet, puis tous les itinéraires que chaque officier remettait à son chef en rentrant de reconnaissance. Beaucoup de villages ont été placés par renseignements ; ils ont été distingués par une écriture spéciale sur la carte. On ne doit, pour ces villages, accorder à la carte qu'une confiance relative.

PRODUCTIONS ET COMMERCE

L'aspect seul de la carte, avant toute autre considération, évoque l'idée d'un pays riche, d'une terre féconde. Les inondations du Niger, coupées par de nombreux canaux naturels, communiquant avec de beaux lacs, laissent à découvert aux basses eaux de vastes rizières naturelles. Le riz sauvage couvre le pays. Aux environs des villages on voit de grands champs de mil et de coton, d'arachides et de

niébés (haricots du pays). Le blé lui-même y pousse. Les habitants de Tombouctou mangent du pain. Le sud produit le miel, la cire, le beurre de *karité*. La région de Tombouctou peut donc devenir un beau pays de culture, au même titre que la vallée du Nil. C'est un admirable pays d'élevage. Les moutons à laine pullulent, et il existe une race de bœufs à bosse, donnant un poids de viande moyen de 350 à 400 kilogrammes. Les indigènes ont des chameaux, des chevaux et des ânes en quantité. On peut y entretenir de belles basses-cours, et il est certain que des troupeaux de porcs y réussiraient parfaitement bien. De plus c'est un pays de chasse et de pêche merveilleux.

Tout le commerce de la région s'est concentré dans la ville même de Tombouctou, qui n'est, en somme, qu'une vaste « Bourse », un lieu d'échange entre les produits du nord et ceux du sud. Les caravanes du désert y apportent les étoffes anglaises ou allemandes qui viennent de Souira (Mogador), les cuirs du Touat, le sucre, le thé, le poivre, le tabac, les perles, le fer, etc., surtout les barres de sel de Taoudéni ; ces barres, d'un poids moyen de 50 kilogrammes, valent de 25 à 40 francs. C'est un sel d'une pureté absolument remarquable.

Tout le commerce du sel est entre les mains de la tribu maure des Bérabiche. Ceux-ci ont le monopole des transports. Ils réunissent deux fois par an, au printemps et à l'automne, de grandes caravanes de 3 à 4,000 chameaux et se rendent à Taoudéni. Tout le monde peut extraire le sel de la mine, à charge de payer au propriétaire un tant pour cent du sel extrait, une barre pour 10, par exemple, ou sa valeur. Ces barres sont chargées sur les chameaux des Bérabiche, qui les transportent à Tombouctou moyennant un nouveau prélèvement de tant pour cent.

Les pirogues du sud apportent les grains, le *karité*, les bandes de coton, les pagnes de Kong, le miel, la cire, l'or, l'ivoire, etc.

La monnaie employée, avant notre occupation, était la caurie, petit coquillage blanc que l'on trouve sur la côte du golfe du Bénin. Le taux de la caurie est de 2,500 pour 5 francs. Après quelques mois d'occupation française, les indigènes recherchèrent beaucoup notre monnaie d'argent. La pièce de 5 francs surtout est estimée, et les caravanes du nord en ont emporté de vrais chargements du côté de Tripoli et du Maroc.

Comme nous l'avons dit, les marchandises européennes qui venaient du nord étaient toutes ou presque toutes anglaises ou allemandes. En 1894, un commerçant français, M. Gaston Méry, connu par ses voyages chez les Azdjer, est venu fonder un comptoir à Tombouctou pour la Société commerciale le « Syndicat du Soudan français ». Avec un capital de 8,000 fr., il a acheté des marchandises à Kayes, transporté ces marchandises sur le Niger pendant l'hivernage, acheté deux chalands au service de l'artillerie, bâti une maison, la plus belle certes de la ville, et s'en est revenu dernièrement après avoir encore réalisé une trentaine de mille francs.

C'est que les marchandises que les caravanes apportent à Tombouctou sont grevées de frais considérables : frais de transport, chances de perte et de pillage, sans compter les droits de toutes sortes qu'il faut payer sous forme de cadeaux aux tribus touareg que l'on traverse, pour obtenir la protection des chefs.

Les Bérabiche faisaient payer un droit fixe : les marchands du Tadjakant leur payaient 7 barres de sel, plus 1/3 de barre, ou 7 gros d'or, plus 1/3 (le gros vaut environ 5 grammes) pour une charge d'étoffe; une charge de chameau est en moyenne de 150 kilogrammes.

Les marchands du Touat payaient 4 barres de sel pour une charge d'étoffe ou six charges de tabac. Il n'y avait pas de droits à l'entrée de Tombouctou, mais il fallait faire un fort cadeau au chef de la ville. Sur le fleuve, les marchandises payaient le dixième à Aguibou, à Saraféré et aux Irre-

ganaten de l'île de Koura. Le sel était la seule marchandise qui ne payât pas de droits.

Actuellement, un droit uniforme et très faible a été imposé à toutes les caravanes : le droit est d'une pièce d'étoffe (30 fr.) par charge d'étoffe (1,200 à 1,500 fr.). Les autres droits sont calculés proportionnellement. Une charge de tabac vaut de 200 à 250 fr., une charge de sucre vaut de 900 à 1,000 fr.

Le marché de Tombouctou, abandonné presque à notre arrivée dans le pays, reprend tous les jours son ancienne richesse. Du 1er août 1894 au 20 février 1895, il s'est fait à Tombouctou un mouvement commercial de plus de 2 millions de francs, chiffre officiel qu'il faut doubler, car les moyens de contrôle manquent absolument et la fraude est considérable.

Quant à l'industrie de Tombouctou, elle consiste dans la broderie des *boubous* de luxe, dont certains atteignent la valeur de 300 à 400 francs, le tissage des bandes de coton, la fabrication des poteries, la confection d'objets en cuir ornés de dessins à la main et le travail de forgerons qui font les outils de toute sorte, les armes et les bijoux.

ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE

Dans l'organisation administrative du Soudan français, la région de Tombouctou porte le nom de région Nord et comprend deux cercles : le cercle de Tombouctou et celui de Goundam.

En somme, jusqu'ici notre autorité directe ne s'impose guère que sur le Killi et le Kissou. La région de Saraféré, le Fitouka, le Seno-Nrourkou appartient à notre allié Aguibou, roi de Bandiagara et nous n'avons à Saraféré qu'un simple résident. Les tribus nomades des environs de Tombouctou sont venues faire leur soumission, mais au mois d'avril 1895 on ne leur avait pas encore demandé d'impôt. Les provinces de Tioki, de Soboundou-Samba, de Aoussa Kat-

taoual ont simplement envoyé des représentants pour faire amitié.

Il y a quatre compagnies de tirailleurs dans la région : deux à Tombouctou, une à Goundam et une dans les postes d'El-Oualedji, Saraféré et Gourao. Il y a de plus un escadron de spahis soudanais et un détachement de quelques artilleurs européens.

Des reconnaissances sont faites autour des postes pour éloigner les campements ennemis et protéger les caravanes des marchands. Une cruelle expérience nous a vite appris la manière de combattre et surtout de se garder, qu'il faut adopter avec les Touareg : combattre sur deux rangs, ne faire que des feux de salve; la nuit camper en carré très serré, les hommes sur deux rangs, ayant le bras passé entre l'arme et la bretelle; entourer le camp d'une haie d'épines, très facile à faire dans un pays aussi couvert de gommiers et de mimosas; en plus des sentinelles, avoir toujours un Européen faisant le quart. Grâce à ces précautions, une troupe de 100 tirailleurs et de 25 cavaliers peut tenir tout le pays sans aucune espèce de danger.

Les hommes et les chevaux peuvent très bien se ravitailler sur place en grains, en viande et en sel. Mais il faudrait, dans les premiers temps, imposer aux villages la charge de fournir une certaine quantité de ces denrées à titre remboursable, bien entendu. Sans cela, le noir, paresseux et peu prévoyant, ne travaillera que pour lui, et l'on sera obligé de faire venir à frais énormes du grain des autres régions du Soudan, au risque de les affamer.

Tombouctou n'est pas encore relié télégraphiquement à la ligne Kayes-Ségou. L'état du pays et les inondations du fleuve empêchent la construction d'une ligne terrestre. D'autre part, les points élevés sont trop loin les uns des autres pour employer la télégraphie optique. Il semble que l'on pourrait utiliser le fleuve lui-même en immergeant un câble.

La ville de Tombouctou a actuellement une population

de 5 à 6,000 habitants. C'est une ville de terre, bâtie sur un plateau, au centre d'une immense clairière pratiquée dans la forêt de mimosas qui couvre le pays. Quelques belles maisons à un étage donnent l'impression de ce qu'elle a dû être avant d'être ruinée par les guerres et la domination des Touareg. Elle a gardé encore deux belles mosquées, Sancoré et Djin Djérébêr. La petite mosquée de Sidi Iahya, au centre de la ville, est la plus vieille et la plus vénérée.

Les habitants de Tombouctou sont de deux races bien distinctes : les Rouma, descendants des anciens conquérants marocains, et les Hératine, descendants des Songhaïs, soumis par les Rouma. Il y a encore les Tolba; ce sont des gens venus d'un peu partout pour étudier à Tombouctou et établis là depuis fort longtemps.

En somme, le fond de la population est de race noire songhaï. Ce sont des gens tranquilles et peureux, ne s'occupant que de leurs affaires. A notre arrivée, les maîtres du pays étaient les Touareg.

Depuis quarante ans, les Touareg Tademeket s'étaient ainsi partagé le pays : les Kel Temoulaï avaient le fleuve en aval de Tombouctou, les Tengueriguif pillaient Tombouctou et les deux provinces du Killi et du Kissou ; les Irreganaten se réservaient le fleuve en amont et la région d'Haïbongo.

Les Touareg ont une organisation sociale très curieuse qui rappelle absolument notre ancienne organisation féodale. Les nobles, les guerriers, sont les Imoschar (le mot *targui*, pluriel *touareg*, est arabe). Les Imoschar combattent à cheval; ils ont la lance toute en fer, le bouclier blanc en peau de bœuf et le sabre droit.

En cas de guerre, ils appellent à eux le ban et l'arrière-ban, c'est-à-dire leurs vassaux ou *imrad* et leurs serfs ou *bellad*.

Les *imrad* sont encore de race blanche, mais déjà moins pure et, comme les *Imoschar*, ils portent le voile noir qui leur cache le nez et la bouche. Ils font paître les troupeaux,

combattent à pied, au poignard et au javelot. Les *bellad* cultivent la terre et fournissent les artisans. C'est une race bien définie, sortie du croisement des Touareg et des indigènes.

D'où viennent les Touareg? Leur langue est une langue berbère; sont-ils venus dans le pays de Tombouctou, ou sont-ils des autochtones? On n'est pas encore fixé sur ce point. Les ornements de leurs ouvrages en cuir ressemblent exactement aux ornementations des Kabyles. La croix de Malte est souvent reproduite dans leurs dessins : descendent-ils de races christianisées aux temps de l'occupation romaine?... Autant de questions encore à approfondir.

Leur langue parlée, le *tamachek*, est très harmonieuse, presque chantée. Les Touareg se servent, en général, de l'arabe pour leurs lettres d'affaires et dans leurs manuscrits; ils possèdent aussi une langue écrite, le *tifinar*. Le *tifinar* n'est guère employé que par les historiens et les poètes et surtout par les femmes qui sont plus lettrées que les hommes.

Le type de ces femmes est généralement beau; elles n'ont pas de voile comme leur mari et portent le costume simple et gracieux des femmes de la Bible; elles rappellent souvent, avec leurs cheveux noirs lissés en bandeau sur le front, les vierges de Raphaël. Elles sont malheureusement vite déformées par un embonpoint qui devient souvent une véritable monstruosité. Un Targui nous a dit que l'on arrivait artificiellement à ce résultat par un régime spécial, consistant en l'absorption immodérée de lait et de viande bouillie, et en l'application de coups de corde sur le gras des bras, des jambes, etc. Pourquoi tout cela? Mystère.

Les Touareg ne combattent qu'à l'arme blanche, rarement le jour. Très patients, très rusés, ils entourent pendant la nuit les campements qu'ils veulent attaquer, s'en approchent en rampant le plus près possible, et, si le camp est mal gardé, si l'on dort, attaquent tous ensemble, sur un signal. Mais ils ne se risquent guère si l'on fait bonne

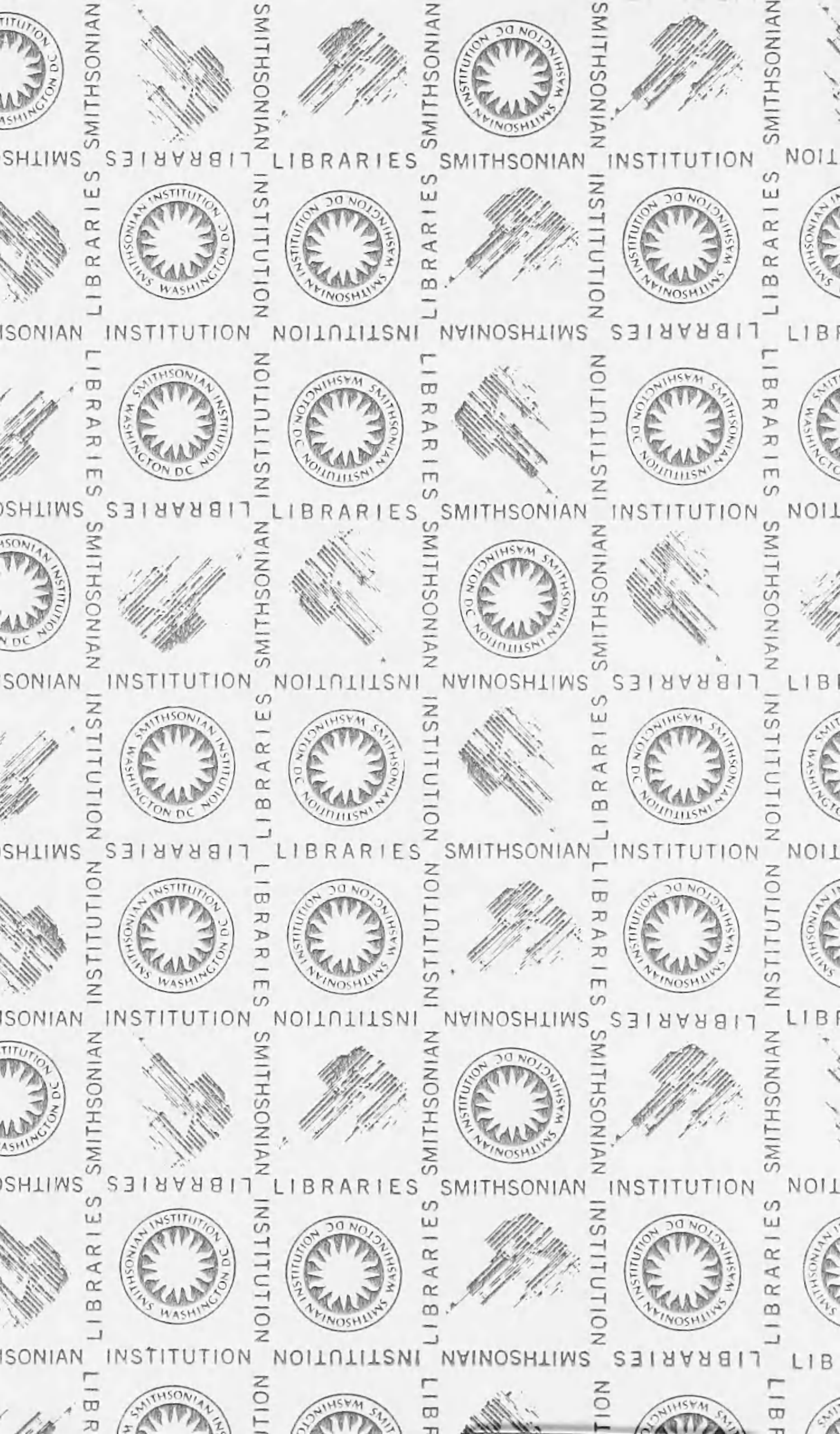
garde, et surtout si un obstacle comme une haie d'épines entoure le campement. Les indigènes leur ont donné le surnom de *sourkous*, ce qui veut dire les *hyènes*.

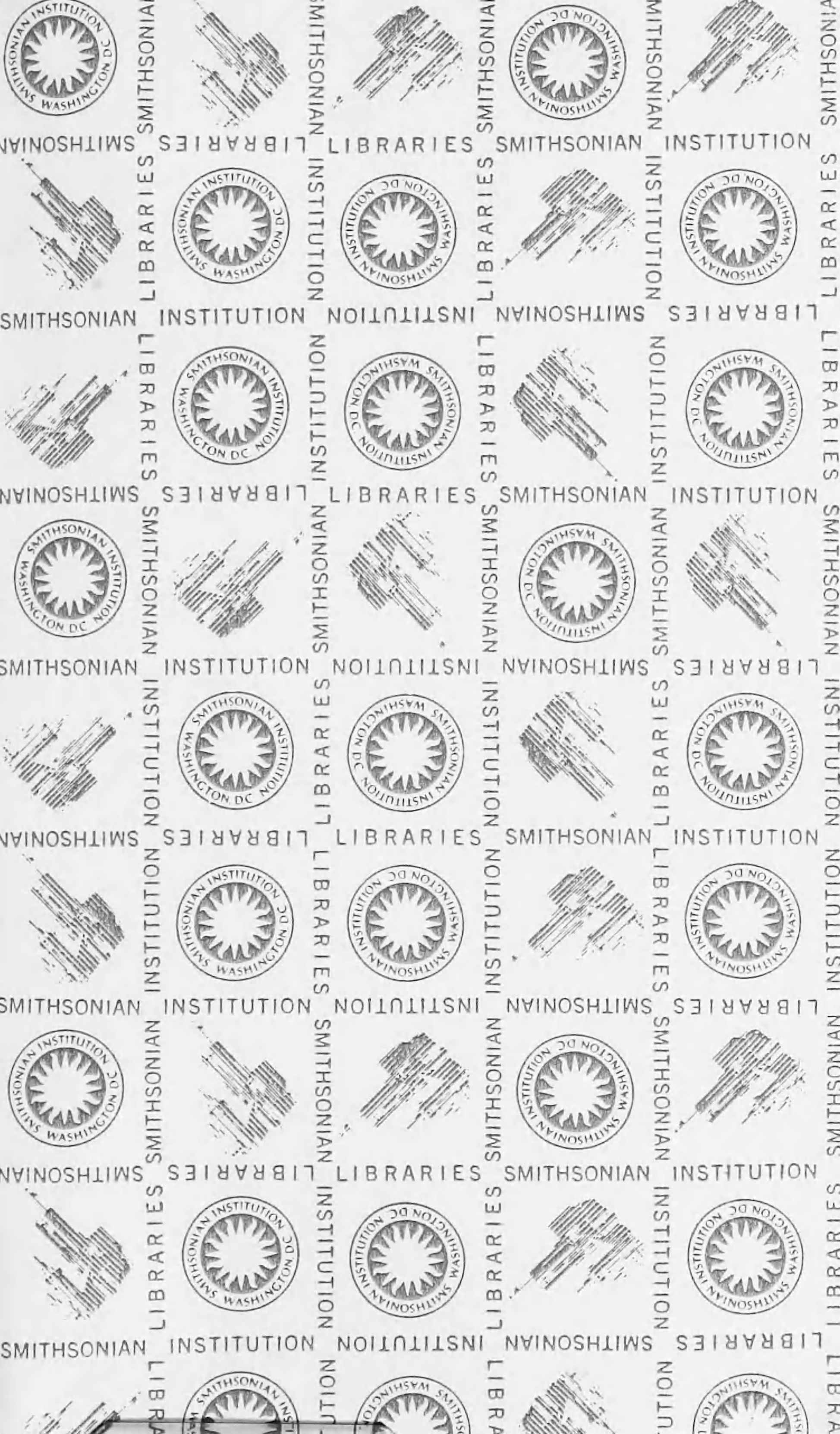
D'autres races blanches habitent le pays : ce sont les Cheurfiga, pasteurs et religieux d'origine berbère, les Kounta, d'origine arabe, les Maures, restes dégénérés de l'invasion marocaine, et les Tadjakant, venus du nord ou Sahel, pour faire du commerce. Enfin le sud de la région de Tombouctou est habité par les Peuhls ou Foulbé dont on fait remonter l'origine à une émigration des Fellah d'Egypte.

En résumé, l'occupation de Tombouctou est-elle un accroissement de notre richesse coloniale ? Assurément oui. C'était de plus une conséquence nécessaire de notre établissement dans la vallée du Niger, dont Tombouctou est la porte, le jour ouvert sur tous les pays du nord.

Que peut-on attendre de cette conquête ? Il est permis d'affirmer que, si elle ne peut encore rien rapporter à la métropole et à ses commerçants, elle pourrait dès aujourd'hui, si on le voulait, se suffire à elle-même, en nourrissant les quatre compagnies de tirailleurs qui occupent le pays. C'est, avons-nous dit, un admirable pays d'élevage et, au point de vue agricole, une véritable Egypte. Quelles espérances ne peut-on fonder pour le temps prochain où, espérons-le, un chemin de fer permettra à nos commerçants d'apporter leurs produits sur le Niger, et d'en exporter en échange la laine, le coton, etc. Le climat y est sain. Dans tous les cas il serait criminel de songer à abandonner ce pays. Non seulement l'honneur du drapeau, consacré par le sang de nos camarades, nous oblige à y rester, mais encore les engagements pris avec les populations qui se sont mises sous notre protection, mais aussi la conscience d'avoir là un pays qui fut riche, et dont l'avenir nous apparaît plus superbe encore.

Août 1895.


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES